Document généré le 3 juin 2025 02:45

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

(Re)lire Guillaume Dustan, quinze ans après

Oeuvres I : Dans ma chambre — Je sors ce soir — Plus fort que moi de Guillaume Dustan. Préfaces et notes de Thomas Clerc, P.O.L, 358 p.

Alessandro Badin

Numéro 248, printemps 2014

Générations sida

URI : https://id.erudit.org/iderudit/71572ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Badin, A. (2014). (Re)lire Guillaume Dustan, quinze ans après / *Oeuvres I : Dans ma chambre — Je sors ce soir — Plus fort que moi* de Guillaume Dustan. Préfaces et notes de Thomas Clerc, P.O.L, 358 p. *Spirale*, (248), 40–41.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

(Re)lire Guillaume Dustan, quinze ans après

PAR ALESSANDRO BADIN

ŒUVRES I : DANS MA CHAMBRE — JE SORS CE SOIR — PLUS FORT QUE MOI
de Guillaume Dustan
Préfaces et notes de Thomas Clerc
P.O.L, 358 p.

Si l'on admet que Guillaume Dustan fait partie de ce qu'on appelle la « littérature du sida », il est sans aucun doute l'un des représentants les plus « maudits » de cette sinistre confrérie. Élève brillant, diplômé de l'École nationale d'administration (ENA), puis jeune magistrat à la cour, Guillaume Dustan bâtit une œuvre qui se présente de façon d'autant plus criante qu'elle détonne avec son origine bourgeoise. Il ne s'agit là que d'un paradoxe en apparence, puisque c'est sans doute cette appartenance qui lui permet de prendre la plume et, surtout — ce qui est le plus important —, d'obtenir la légitimité dont le priverait la marginalité qu'il choisit. Cette appartenance lui permet de regarder ses interlocuteurs droit dans les yeux, notamment lorsqu'il s'agit de répondre aux attaques dont il est l'objet lors de ses passages à la télévision. Son œuvre, quoiqu'elle soit assez importante (huit livres publiés en huit ans, de 1996 jusqu'à sa mort, en 2005) demeure mal connue, enserrée dans le piège d'un mécanisme qui fait que la réputation qui l'entoure dépasse la lecture qui en est faite et limite, (a)critiquement, sa compréhension à une apologie inconditionnée de l'*unsafe sex*.

Moins de dix ans après la disparition de l'écrivain, P.O.L, l'éditeur qui lui a servi de tremplin pour la publication de ses premiers livres, propose le premier volume des *Œuvres* de Guillaume Dustan, qui réunit les trois premiers romans — *Dans ma chambre*, *Je sors ce soir* et *Plus fort que moi* — dans une nouvelle édition préparée, préfacée et annotée par Thomas Clerc.

Dans ma chambre (1995) ouvre au lecteur les portes de l'espace le plus intime du narrateur, en faisant de la chambre un lieu à la fois privé et public. Au centre de la scène, le sexe, vécu d'une façon désinvolte, mais jamais superficielle, où à la description minutieuse des rencontres, multiples, répond une constante réflexion sur l'identité, sur le corps, sur la présence de l'Autre. Histoires de sexe, d'homosexualité : au fil des pages se dessine le portrait d'un jeune homme occupé à une espèce de quête, identitaire et ontologique. Son moyen privilégié : la rencontre de l'Autre, dans la plénitude de cette expérience ; une recherche sans relâche, dans un « *monde merveilleux où tout le monde a couché avec tout le monde* ».

Élevant pour la première fois la boîte de nuit en décor romanesque, comme le relève Thomas Clerc, *Je sors ce soir*, publié en 1996, déplace la scène dans les souterrains de Paris, décrivant une soirée entière passée à « *la Loco* ». Spéculaire et complémentaire à la chambre du premier roman, ce lieu d'évasion est le lieu des rencontres, lieu d'une communauté, un véritable espace de civilisation.

Orienté vers le présent (et non pas écrit au présent), le dernier livre du volume, *Plus fort que moi*, a été publié en 1998. Le sexe est encore au cœur du récit, en particulier les pratiques du sadomasochisme, racontées parfois avec une extrême lucidité de langage et d'images. Divisé en brefs chapitres, datés avec l'année auxquels ils font référence, ce dernier livre prend l'allure d'une autobiographie qui trace un bilan, quoique partiel, d'une jeunesse, et sert de clé pour la lecture des deux autres romans.

Cette réédition offre l'énorme privilège de réunir en un seul volume trois romans, écrits et publiés en l'espace de quatre ans et doués d'une indiscutable systématicité. Tout d'abord, les personnages : la voix du narrateur, Guillaume, guide le lecteur à travers un récit bâti à la première personne et habité par des noms — Quentin, Stéphane, Terrier et d'autres — avec lesquels il devient familier. Ceux-ci balisent l'équilibre subtil des relations, un réseau dynamique et toujours flottant, où les liens se nouent, se dissolvent, s'intensifient à nouveau en un débit parfois rapide. Ces présences brillent parmi une constellation d'autres noms, indices d'autant de visages et de corps, qui tressent le fond d'un récit à la focalisation toujours interne. Parfois décrits avec minutie, souvent esquissés en peu de traits, ils sont présents dans leur consistance corporelle, presque plastique : des corps à regarder, à toucher, des corps dont l'expérience, enveloppante, est faite à travers la globalité des sens. La primauté de cette approche toute sensorielle à la

réalité est d'ailleurs aiguisée par la saveur de la drogue, aliment d'un banquet autour duquel se construisent les convivialités de cette société *underground*. En arrière-plan, la Capitale, dont on entend le bruit en sourdine et qui n'est qu'un vague décor, car tout se passe à l'intérieur du territoire dont le narrateur marque les limites. Le paysage urbain cède le pas à la géographie des clubs, des bars, des discothèques, les lieux de la socialisation ou de la drague. À une époque qui précède internet, les rencontres se font souvent dans les couloirs virtuels du Minitel, où au jeu des regards se substituent les échanges lapidaires de la messagerie instantanée. Un véritable ghetto se dessine, doué de son propre langage, un code pour les initiés avec lequel le lecteur se familiarise au fur et à mesure qu'il avance. Approche privilégiée de l'Autre : le sexe, vécu dans la plénitude de l'expérience sensorielle qu'il produit. Recherche du plaisir de soi et de l'autre, le sexe est parfois consommé de façon vorace. D'autres fois, il se prolonge et prend les termes, éclatés, d'un ébat courtois, où chaque participant mesure l'autre, sa force et ses mouvements, ses points de faiblesse. Entre connaissance de soi et de l'autre, la sexualité constitue un moyen privilégié, un apprentissage subtil, une voie d'accès à la connaissance du monde. « *La littérature, comme la politique, passait par le corps autant que par les formes de vie* », écrit Thomas Clerc dans sa préface, et Guillaume Dustan « *voulait donner la précellence à tout ce qui est méprisé par la culture logocentrique de l'Occident* ». Ces mots semblent résumer efficacement la portée d'une œuvre qui propose un nouvel *éthos*, son propre antidote contre un système d'homologation et de normalisation. C'est d'ailleurs à cause de leur caractère perturbant — profondément *queer* — que ces livres ont connu un accueil très controversé et que leur réception a été éclipsée par une lecture qui reléguait les propos de l'écrivain à de simples provocations, à la promotion stérile de modes de vie alternatifs, dangereux, voir éthiquement inacceptables à un moment où, au milieu de la deuxième décennie de l'épidémie, se substitue à la prise de conscience la plus virulente prise de défense que l'histoire du VIH n'ait jamais connue.

Le long récit des pratiques sadomasos présent dans *Plus fort que moi* renferme entre ses lignes tout le potentiel d'un choix éthique et politique audacieux. C'est d'ailleurs ce troisième volet de la trilogie, du triptyque peut-être, qui offre de nombreuses clés pour la lecture des deux autres, notamment par le biais de notations métaréflexives. Cette dimension politique est celle qui intéresse notre auteur, dimension qu'il revendique de façon explicite en réponse aux attaques auxquelles il était régulièrement exposé lors des passages télévisés déjà évoqués. Contre-discours d'une normativité imposée, les pratiques sadomasos, plaçant le sujet aux limites entre licite et illicite, représentable et indicible, offrent un espace d'instabilité, d'insaisissabilité, où le narrateur se situe. « *Création réelle de nouvelles possibilités de plaisir* », écrit Michel Foucault dans une entrevue de 1982, cette façon de vivre la sexualité « *débouche sur la création du plaisir, et il y a une identité qui va avec cette création. C'est la raison pour laquelle le S/M est vraiment une sous-culture. C'est un processus d'invention*[1] ». Guillaume, le narrateur, se situe dans un rapport d'altérité plutôt que d'identité ou d'appartenance par rapport au système dans une sorte de moquerie, de parodie qu'il met en scène. Il trouve ainsi la dimension de sa liberté. Le lecteur se retrouve cependant, tout le temps, dans un non-lieu d'incertitude où, comme par un effet de fondu, l'amitié se confond avec la corporéité et, celle-ci, au sentiment, qui affleure par endroits : « *Je sais que j'aurais dû le quitter beaucoup plus tôt* », affirme le narrateur, « *[m]ais c'était tellement bon qu'il m'aime. C'était bon* ».

Dans cet entrelacement de corps, quelle place occupe le sida ? L'idée de la mort hante le texte tout entier, la maladie, le VIH, est là même quand les mots ne sont pas prononcés. Elle a le pouvoir d'amincir le texte, de le transformer en une suite de fragments balbutiés. Le lecteur est lui aussi hanté par la maladie puisqu'il cherche, entre les lignes, les signes d'une manifestation, d'une transmission en suspendu dans l'incertitude glaciale et spectrale d'un rapport non protégé. La mort est toujours là, dans un récit où *Éros* et *Thanatos* sont conviés à une sorte de danse macabre, où volupté et précarité semblent se disputer, dans une atmosphère brumeuse, le centre du plateau.

« *Certains oublieront peut-être la littérature* » écrivait Roland Barthes dans sa « Préface » aux *Tricks* de Renaud Camus (P.O.L, 1999). Le texte de Dustan se fait le porte-parole d'un discours *trop* direct, jusqu'à l'éclatement des phrases, où les traces des échanges multiples, des bribes de dialogues enregistrées dans le rythme assourdissant de la musique techno assiègent le texte avec leur impertinente immédiateté. Un style qui projette et plonge le lecteur dans l'univers narré, par le biais d'un texte expérimental, où la *mimesis* de la frénésie des rencontres arrive à céder le pas au blanc aveuglant de la page, sur le fil du rasoir entre jouissance et étourdissement. Un texte jonché de citations musicales, sclérosé par les lettres coagulées en syllabes des communications virtuelles.

Or, il nous paraît que l'un des atouts majeurs de cette entreprise éditoriale, qui donnera le jour à deux autres volumes, est de donner au public la possibilité de relire et de redécouvrir ces textes qui ont été au centre d'un énorme malentendu, comme on l'a déjà dit, à l'époque de leur parution. Jugement sans doute trop rapide et qui a été dicté également par l'hyper susceptibilité à l'égard des thèmes de la prévention et de la libération sexuelle en général qui caractérisait les années de la publication des romans. L'introduction générale au volume ainsi que les préfaces et les notes pour chaque texte permettent non seulement d'inscrire la première production de Dustan dans le contexte culturel et social qui l'a vu naître, mais également d'apprécier les enjeux d'une poétique et d'un style propres à cet écrivain très *contemporain*, qui nous offre son œuvre au tournant du XXIe siècle.

1. Michel Foucault, « *Michel Foucault, une interview : sexe, pouvoir et la politique de l'identité* », dans *Dits et écrits 1954-1988*, édition établie sous la direction de Daniel Defert et François Ewald avec la collaboration de Jacques Lagrange, vol. II, Paris, Gallimard, 2001, p. 1564-1565.